

T 590, 4

La Ramée et les géants ou la Fleur qui rend fort

Un vieux soldat, quatorze ans [de] service, va trouver son capitaine pour avoir son billet de congé.

— Non. Rengage-toi.

— Depuis quatorze ans, je suis pas caporal.

— C'est que tu avais mis le désordre.

— Je ne sais plus... J'ai une bonne amie, je pars avec elle.

Ils arrivent dans un petit bois, s'endorment tous les deux. Il s'éveille, rencontre un chêne qui avait une belle fleur dessus, en a envie, parvient à monter et prend la fleur, l'attache à son bras gauche, se sent une grande force, revient trouver sa bonne amie qui dormait.

— Réveille-toi !

— Je suis lasse.

— Monte sur mon dos.

Le soir, à la brune, La Ramée lui dit :

— Descends, que je monte sur un arbre si je vois [une] lumière au loin... J'en vois [une] ! Nous y serons bientôt.

Ils arrivent près d'un château. Il sonne ; personne vient. Il casse la cloche. La porte était en fer. Il donne un coup de pied, la jette à terre :

— Je suis donc bien fort.

Il y avait là six grands géants. Sa femme entre la première, voit à gauche une table garnie de tout, s'assoit, mange à son gré. La Ramée était à la porte, voit les six géants venir.

— Dépêche-toi ! Voici les géants !

Il court au-devant.

— Que viens-tu faire, ver, poussière, ombre [de ma] moustache...

— Vous m'embêtez !

Il en tue cinq d'un revers de manche. Le sixième¹ :

— Pardon !

— [...] Mais enseigne-moi [les] trésors du château.

— Oui, mon maître.

Il l'attache avec [une] grosse corde. Sa femme lui portait à manger pendant qu'il allait à la chasse. Le soir, il revenait. Au bout de [peu de] temps, la femme était camarade avec le géant [qui] détestait La Ramée.

— Si vous voulez, dit le géant, nous serons ensemble.

— Je suis bien forcée d'être avec lui, il est si fort d'un revers de main.

— Eh bien ! faites la [2] malade. Mettez-vous au lit. Il reviendra ce soir. [Il vous dira] : « Qu'as-tu besoin ? » [Vous répondez] : « Il faudrait [du] lait de lionne. » Vous l'enverrez près de moi. Je lui dirai où et il ne reviendra pas.

Le soir :

— Tu es donc malade ?

— [J'ai mal au] ventre, [à l'] estomac ;

— [C'est] une maladie de renard ; tu mangeras bien de la poule et du canard !

— Il faut du lait de lionne.

¹ Il semble qu'il y ait un 6 sur le manuscrit, dont l'écriture, à cet endroit, est peu marquée.

— Où ?

— Va demander au géant.

[.....]

— Sais-tu où y en a ?

— Oui, prenez tel chemin dans la forêt où est la lionne. Mais elle [est] dangereuse !

Il y va. Il veut tirer du lait. Le lion arrive et se met du côté de La Ramée. La lionne se laisse faire et il emporte le lait. Derrière lui, il voit le lion qui le suit. Il a peur. Le lion se met *par côté*, comme doux ; alors le lion passe devant et ainsi jusqu'au château. Il porte son lait à sa femme.

— Il n'est pas bon ! dit-elle.

— Tu as une maladie de poulet, et il ne te reste rien dans le bec !

Le lendemain, il va à la chasse. Sa femme va porter à manger au géant.

— En est-il revenu ?

— Oui.

— Eh bien ! nous ferons mieux, faites la malade. [Vous demanderez] des poires fraîches — on était en janvier —. Vous lui direz de venir me demander où.

.....

— Je voudrais des poires fraîches.

— En janvier ?

— Va demander au géant.

[.....]

— Suivez la route en face du château, suivez-la² ... mais [il y a] sept grands géants, les plus forts !

— Si c'est sept mouches comme toi, ça me fait pas peur !

— Vous trouvez un jardin où y a trois poiriers.

[3] Il part, arrive, monte sur un poirier : bonnes ! Monte sur le deuxième : meilleures ! Monte sur le troisième : excellentes ! Les géants criaient, mais lui sans [y prêter] attention. Ils arrivent.

— Descends !

— Quand je voudrai.

Plein panier, plein ventre !

Il descend. D'un coup de pied, il en tue un et, avec, tue les six autres qu'il empile. Il prend le trousseau de clefs, visite le château.

Il y avait une chambre fermée, sans clef ; il y trouve trois princesses enfermées. Il trouve enfin la clef.

— Oh ! vous êtes perdu ! *C'est* les sept géants les plus forts !

— Je viens de tuer sept mouches : c'est peut-être eux ?

Il les mène voir. Surprise !

— Restez avec nous.

— Non. J'ai ma femme.

Il part avec son panier, arrive, trouve le géant détaché. Il dit à sa femme :

— C'est fête, aujourd'hui, fais-nous une salade pour nous trois.

En remuant la salade, elle lui crève les yeux, de [sa] fourchette. On le pend à cheval sur le lion qui va trouver les trois princesses.

Elles s'étaient mises à soigner les malades. Elles voient leur libérateur, le soignent, toujours couché.

² *Lacune (Blanc sur le Ms.).*

Quelque temps après, les trois princesses le sortent au jardin. Il y avait un réservoir. À ce moment, un oiseau déplumé tombe dans l'eau, s'y plonge et s'envole.

— Voyez. Il s'est envolé³ !

[.....]

La Ramée ne veut pas y aller ; alors une des trois trempe son mouchoir, lui frotte les yeux et il recouvre la vue. Il retourne vers sa femme qui le voit et dit au géant :

— Le voici !

Étonnement.

— Que veux-tu ? dit le géant.

— Ma femme.

— Il n'y en a pas [4] ici ! Quelle mort veux-tu ?

— Celle que tu voudras.

Le géant le prend, tire son sabre, le coupe en six et le met dans un sac sur le lion qui va trouver près de là, une vieille sorcière. Elle le raccommoda tel qu'il était.

(On lui avait pris sa fleur en l'aveuglant).

Cette vieille lui dit :

— Pars d'ici, tu arriveras au château à minuit, va dans sa chambre, fouille dans une de ses bottes à sept lieues et là, il y a ta fleur.

Il part, arrive à minuit. Ils dormaient. Il trouve sa fleur, allume sa chandelle.

— Hé ! on ne dort pas !

Le géant se réveille, cherche la fleur...

— Quelle mort veux-tu ?

— Celle que tu voudras.

Il le coupe en six, [le met] dans un sac sur un vieux cheval borgne [qui] s'enfile les quatre pieds dans une *boudère* et il y reste.

Et La Ramée⁴ avec sa femme.

Recueilli en 1887 à Glux auprès de Léonard Cantonnet, [É.C. : né à Château-Chinon le 22/02/1835, marié le 12/06/1866 à Mathé, Jeanne, lingère, née le 16/03/1842 à Château-Chinon, résidant à Château-Chinon-Ville, charpentier.] S. t. Arch., Ms 55/1, Cahier Glux/1, p. 3-6.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 4, version D, p. 488.

³ Ici M. a mis une +, sans doute pour signaler l'épisode où un oiseau ou un autre animal recouvre la vue, épisode commun aux versions du T 590,2,3,4,6.

⁴ Le mot reste a été rayé.